



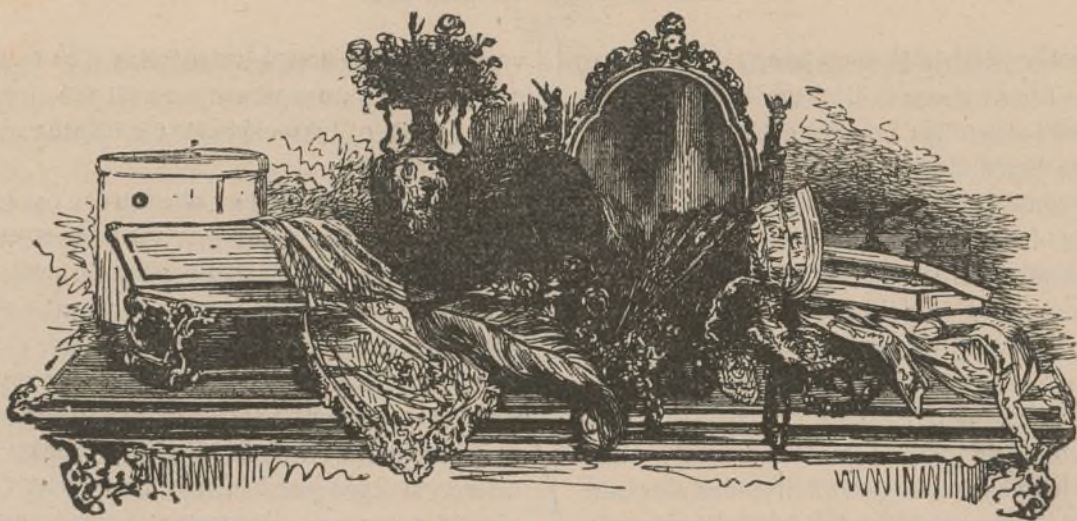
LES MODES PARISIENNES.

*Travestissement* Costumes de petits garçons de Gros fils rue Richelieu. 49 — Costumes de petites filles de M<sup>lle</sup> Secler.  
*Abandonnés des Maitiens* 2 — Evénements de Vaquero Dupré, rue de la Harpe. 19

Paris chez Aubert et C<sup>o</sup> Place de la Bourse







LES

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

—

MODES DE LA SEMAINE, par madame LOMÉNIE DE V. —  
L'AMOUR EN PRISON (Suite), par madame CLÉ-  
MENCE ROBERT. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉA-  
TRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

## MODES.



Les derniers jours de 1845 avaient été si tristes, que, confiante en cette apparence de calme, nous avions prédit un hiver sans plaisirs; mais, 1846 venu, chacun a semblé vouloir fêter la jeune année : les salons se sont ouverts à la contredanse, à la valse, à la polka, et même à la redowa. Pourtant il faut dire que cette dernière a quelque peine à se faire accepter; on lui demande ses titres, son pays : ses titres sont la grâce, et dans ses mouvements une allure vive et légère; son pays est la Germanie, car elle participe de la valse à trois temps, dont elle a la mesure et l'attitude. Voilà, ce nous semble, de quoi la faire adopter sans conteste.

Le premier bal chez M. de Rambuteau a été illustré par plusieurs jolies femmes et beaucoup

de fraîches toilettes. Comme dans toutes les grandes soirées de cette saison, les robes d'étoffes lourdes étaient en majorité, et cependant les robes légères sont beaucoup plus jolies pour la danse. Il y avait aussi des feuillages verts en couronnes et bouquets de corsage et de jupe, — et, comme grande nouveauté plus distinguée que jolie, les lis d'eau et les cactus à longs feuillages pointus et lourds. Ce genre de fleurs ne va bien qu'avec des cheveux bouclés : c'est une demi-guirlande de feuilles qui se pose très en arrière, au bord de la torsade de cheveux; une grosse fleur la termine de chaque côté, et vient se placer derrière les touffes de cheveux bouclés à la Sévigné. En guirlande, on remarque les géraniums, les volubilis, les roses variées de couleurs, montés avec du feuillage de cresson, et les mêmes fleurs mélangées avec toute sorte d'herbes des champs et des bois, ce qui est d'un très-joli effet et rappelle les guirlandes qu'on se plaît à faire, l'été, dans les promenades champêtres. Cartier (1), le fleuriste de la princesse de Joinville, est très en vogue pour toutes ces gracieuses nouveautés.

Parmi les jolies femmes qui assistaient au bal de la préfecture, se remarquaient madame de Castellane, la belle madame Moitissier, en robe rose faite à la grecque et guirlande de feuillage mêlé de diamants. — Madame Legrand, aussi belle que sa fille, a produit un grand effet, quoiqu'elle portât une toilette très-simple. — Madame la baronne de Tupinier avait une toilette d'un goût exquis.

(1) Rue Louis-le-Grand, 30.

Dans tous les bals de la semaine, c'était à peu de chose près les mêmes toilettes : des robes de soie garnies de dentelles noires ou blanches, des robes à deux jupes, la seconde ouverte des côtés et retenue par des nœuds de rubans ou des agrafes de fleurs. Nous citerons la parure simple et gracieuse d'une maîtresse de maison, qui se composait de deux jupes de pékin rayé bleu et blanc, la seconde jupe ouverte à chaque lé sur une hauteur de vingt-cinq centimètres environ : cette jupe et ses ouvertures bordés d'un ruche de ruban très-étroit. Pour devant de corsage, était une échelle de petites épingles enchaînées, et pour coiffure une charmante guirlande d'aubépine rose et blanche.

Et puis toujours, parce que cela est joli, des robes de tulle de crêpe à deux et trois jupes superposées. Nous ferons remarquer qu'on pose beaucoup moins de draperies sur les corsages des robes de bal que les années précédentes, on les remplace par de petites berthes-pèlerines de même étoffe que la robe, garnies par des ruches de petits rubans, ou de crêpe découpé, ou bien encore couvertes par des bouillonnés de tulle-illusion dans les nuances des étoffes. La même observation doit être faite à l'égard des berthes de dentelle, qui ne doivent se porter que si la robe est ornée de dentelles ; dans le cas contraire, elles sont ainsi que nous venons de les désigner plus haut.

Les jeunes filles portent assez généralement les robes de linon et de tarlatane que madame Payan (1) a rendues si jolies en les ornant de broderies légères en blanc ou en couleur, et pour qui elle a composé nombre infini de petites berthes-pèlerines, tout à fait dans le goût moderne ; — et, puisque nous parlons de madame Payan, qu'on nous permette une digression à nos toilettes de soirée en faveur des délicieux fichus à basquine d'un genre tout nouveau, qui va faire futur pour nos ensembles de demi-toilettes futures.

Maintenant nous vous dirons les merveilleuses compositions de coiffures parées, telles que bérêts, toques algériennes, etc. Les demoiselles Romain (2) ont acquis cet hiver dans les salons un véritable succès d'enthousiasme pour leurs charmantes compositions en ce genre ; on cite surtout une coiffure à la Marie-Stuart, en velours, ornée d'une plume dont les bords étaient bordés d'une rangée de diamants ; il est bien entendu que cette coiffure avançait en pointe sur le front ; une coiffure italienne composée de nattes d'étoffes, — dans un genre plus simple on aime beaucoup les coiffures en rubans de nuances vives, sur lesquelles sont des velours noirs et puis la grande

vogue de la saison, les dentelles d'or et d'argent, qui, mêlées au velours ou au tulle, forment de très-riches et très-élégantes coiffures de soirée ou de théâtre.

Quant aux coiffures en cheveux, c'est encore les bandeaux lisses mais couvrant tellement le front qu'il ne reste qu'un petit espace au milieu et que les sourcils sont presque entièrement cachés ; les bandeaux ondes et un peu bouffants, et les cheveux bouclés à la Sévigné. Les cheveux de derrière ne se nouent plus, ils se relèvent en casque et se tournent en deux torsades simples : la première est fixée par le peigne, et vient former le second rang en s'élargissant et, passant devant ledit peigne, se rattache par derrière sous la torsade.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Travestissements d'enfants. — Costume de soubrettes Pompadour. — Costume turc, costume espagnol et costume chinois. Tous ces travestissements peuvent servir de modèle pour hommes et pour femmes.

#### PATRON.

Patron de corsage d'amazone, le devant se joint au petit côté par les lettres BB, le petit côté au dos par CC, le col se joint au corsage devant par AA, le petit gousset dans la fente par DD. Toutes les lignes tracées marquent le droit fil.

#### MAGASINS ET ATELIERS A LA MODE.

Les magasins Sainte-Barbe, rue Saint-Honoré, 351, au coin de la rue Castiglione, ont presque entièrement renouvelé leurs nouveautés d'hiver. C'est bien encore les mêmes étoffes à la mode, telles que le damas, le velours, le satin et les brochés pour toilettes parées ; mais ce sont des dispositions nouvelles dans les dessins ou les nuances. Là se trouvent les plus jolis satins bleu-Joinville, de la vraie nuance en vogue, pour robes qui reçoivent presque invariablement des volants de dentelle noire surmontés de petits velours noirs ; et ces velours sont fort beaux, malgré la modicité de leurs prix. Là sont aussi de charmantes robes de jeune fille en tarlatane unie ou brodée au crochet, soit à dessins blancs, soit à dessins de couleur.

Les pékins, la levantine, la popeline et les tafetas d'Isly y sont enlevés chaque jour pour faire des robes de demi-toilette, pour lesquelles on recherche le bon marché tout en restant dans les conditions de la mode. Puis viennent encore, dans un ordre inférieur, les croisés en laine, les tartanelles, les cachemiriennes, et beaucoup d'autres étoffes dont les noms nous échappent, parce qu'elles sont plus utiles qu'élé-

(1) Rue Vivienne, 43.

(2) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

gantes. Enfin les magasins Sainte-Barbe justifient pleinement la vogue dont ils sont l'objet.

Avant de parler des soirées et des parures légères de bal, il est une maison où il faut aller d'abord : rue de la Paix, 13; cela du reste est presque inutile à dire, car les salons des demoiselles Josselin sont le rendez-vous de toutes les femmes élégantes. Nous répéterons, ce que tout le monde sait, que non-seulement les corsets faits par les demoiselles Josselin ont une coupe qui rend la taille fine et souple, mais qu'ils doivent encore se recommander sous le rapport hygiénique; car, étant coupés avec beaucoup de soin et d'art, ils ne blessent pas et n'empêchent aucun mouvement.

Les salons de la maison de commission Lassalle sont très-visités en ce moment par les amateurs de porcelaine de Chine, qui y viennent admirer une belle collection nouvellement arrivée. En tout temps, du reste, la maison Lassalle est bonne à visiter; car elle offre toujours à sa nombreuse clientèle des avantages incontestables, et nulle part ailleurs on ne verra de plus beaux cachemires, de plus belles dentelles, et tout ce qui peut entrer dans la composition d'une corbeille de mariage. Tous ces objets, choisis et rassemblés avec soin, sont journellement expédiés sur la simple demande qui en est faite à messieurs Lassalle et Cie, et l'on peut ainsi, à deux cents lieues de Paris, faire soi-même le choix des objets qu'on désire. A cette époque de bals et de renouvellement des toilettes d'hiver, on peut donc écrire à la maison Lassalle, rue Louis-le-Grand, 35, qui enverra sur-le-champ les parures, les toilettes les plus élégantes et les objets de toute sorte adoptés par la bonne compagnie.

### L'AMOUR EN PRISON.

(SUITE.)

Blanche entra, tenant toujours à la main les vers qu'elle venait de lire, et plus d'une fois. Elle était pâle et vivement agitée.

— Mademoiselle, lui dit Laurette en puisant une certaine familiarité dans l'intérêt qu'elle prenait à sa maîtresse, vous avez l'air souffrant, vos yeux sont pleins de larmes; la lecture de ces vers vous a trop vivement émue; ce beau prisonnier vous tuera... Il faut prendre un parti extrême : n'y plus penser, ou l'aimer tout à fait et le voir.

— Folle!

— Pourquoi pas? Les lois de la prison sont-elles donc si sévères que deux personnes de haut rang qui s'y trouvent enfermées en même temps ne puissent s'entretenir de leurs peines?

— Mais, quand je le voudrais, Rodolphe n'y consentira jamais.

— Monsieur Rodolphe! Oh! non, parce qu'il ne sait pas ce que c'est que d'aimer, le geôlier qu'il est! mais le porte-clefs Guichard pourra nous procurer cette entrevue.

— Impossible; il n'y consentira pas davantage. »

Laurette, avançant la tête d'un air confidentiel, glissa à l'oreille de sa maîtresse :

« Guichard est amoureux de moi.

— Mais le devoir, la consigne, les ordres rigoureux l'empêcheraient de favoriser ce dessein... Le malheureux, s'il cédait à notre désir, il encourrait les peines les plus sévères...

— Je vous dis, mademoiselle, qu'il est amoureux de moi; de plus, il aime l'argent presque autant que moi, et vous lui en donnerez.

— Oh! tout ce que je possède.

— Tenez, mademoiselle, le voici justement. »

Le porte-clefs venait desservir le dîner, auquel les prisonnières n'avaient pas encore touché. Mademoiselle de Murville prit son air le plus aimable envers le gros garçon, et lui dit avec cet accent qui va à tous les cœurs :

« Vous causiez tout à l'heure avec Laurette, monsieur Guichard; c'est juste : un joli garçon doit courtiser toutes les jeunes filles, afin de choisir celle qui sera son épousee.

— Mademoiselle.... répondit Guichard; mais il ne put trouver autre chose à dire.

— J'ai deviné, n'est-ce pas? reprit Blanche : alors voici pour attacher le bouquet de noces.

Et elle lui tendit une épingle de diamants qu'elle venait de détacher de son corsage.

« Mille grâces, mademoiselle! dit Guichard en écarquillant les yeux devant le bijou.

— C'est que vraiment, quand on est aussi bien que vous, on ne doit avoir qu'à choisir, reprit Blanche en resserrant les liens de la séduction, tandis que Laurette se préparait à fermer le nœud.

— C'est vrai, dit la jeune paysanne : tenez, monsieur Guichard, vous avez une certaine figure dont on est d'abord peu frappé; mais, en vous regardant davantage, on apprécie votre genre de beauté.

— Vous devez avoir une grande envie de vous marier, continua Blanche, afin d'égayer un peu la vie que vous menez ici... toujours avec des prisonniers, c'est si triste!... il y en a plusieurs dans la tour voisine, n'est-ce pas?

— Non, mademoiselle, il n'y a que le marquis de Montfort.

— Ah! le marquis de Montfort... c'est un jeune homme, je crois?... Mais, tenez, voici l'anneau de fiançailles pour la future dont nous parlions tout à l'heure; vous le lui donnerez de ma part. »

Elle lui tendit un brillant.

— Oui, dit Guichard prenant le diamant et

répondant à la demande, un beau jeune homme.

— Il est beau ?

— Je crois bien, un homme superbe, cinq pieds dix pouces ! un air de prince à faire tomber les étoiles à ses pieds ; et avec cela des yeux, un teint ! un teint comme celui qu'on se fait avec du fard.

— Mon ami, je m'inquiète fort peu de la beauté de ce jeune seigneur, dit mademoiselle de Murville avec prudence ; mais je le connais sans l'avoir vu : il m'a adressé plusieurs fois de légers présents, et a témoigné souvent le désir de me voir ; de mon côté, je serais très-satisfaite de le remercier de ses attentions, si, avec votre obligeance accoutumée, vous pouviez me procurer un instant d'entretien avec lui...

— Jour de Dieu ! s'écria Guichard, dont la surprise ébahit toute la personne au point de lui faire presque lâcher les deux diamants qu'il tenait : des prisonniers se faire visite !

— Eh bien ?

— Ni plus ni moins que des bourgeois qui sortent à leur heure et rentrent quand il leur plaît !

— Mais non, monsieur, reprit Blanche ; ce serait seulement deux malheureux qui, grâce à votre bonté, se verraient deux minutes en secret et sans vous exposer.

— Ne pas m'exposer en ouvrant la porte du numéro 6 et en l'introduisant ici !

— Si, monsieur Guichard, dit Blanche avec son plus gracieux sourire, vous vous exposeriez à recevoir la bourse que voici pour votre repas de mariage.

— Qui ne se ferait pas attendre, ajouta Laurette : car, après ce signalé service, celle que vous demanderiez ne pourrait plus vous refuser. » Et la jeune fille accompagna cette phrase tentatrice du plus ensorcellant regard qu'ait jamais lancé un œil de femme.

— Allons, dit Guichard qui regardait toujours la jeune fille et la bourse entre les mains de mademoiselle de Murville, j'y penserai... Oui, cela pourra s'arranger ainsi : à la nuit tombée, quand la ronde de nuit sera faite, je pourrai amener le particulier tout doucement jusque dans le corridor voisin.

— Mon Dieu ! quel est ce bruit de pas et d'armes ? » interrompit Laurette en prêtant l'oreille.

Ce mouvement inaccoutumé dans le corridor était causé par une patrouille. Rodolphe, à la tête des gardes, faisait placarder sur les murailles une nouvelle ordonnance du gouverneur, et entra dans la cellule de chaque prisonnier pour lui donner connaissance de cet arrêté. Quand il fut devant la chambre de mademoiselle de Murville, le geôlier laissa ses soldats au dehors, et entra seul. Il fronça le sourcil en voyant Guichard, qui, à ce qu'il pensait, était resté trop long-temps à causer en apportant le diner.

Il fit lecture à la prisonnière de l'ordonnance du gouverneur, qui, entre autres articles, contenait ceux-ci :

« Toute communication entre les détenus est rigoureusement interdite, et la contravention à cet ordre punie d'une année de cachot et de fers. Les barreaux des fenêtres seront doublés, les lumières doivent être éteintes une heure plus tôt, et le silence le plus profond doit régner dès la tombée de la nuit dans toute la forteresse. »

Blanche avait frémi et pâli en entendant ces ordres. Rodolphe, après avoir salué brusquement la prisonnière, alla continuer sa ronde.

Le courage qui avait eu de la peine à entrer dans le cerveau épais de Guichard devait, par la même raison, en sortir difficilement, maintenant qu'il y était cloué par l'amour et par l'appât du gain. Le porte-clefs suivit d'un regard en dessous son supérieur, qui s'éloignait, et, quand il l'eut perdu de vue, il leva la tête pour le braver fièrement.

« Mademoiselle, dit-il à Blanche, vous avez entendu les ordres du gouverneur, vous voyez les dangers que je cours ; eh bien, je suis toujours prêt à vous servir contre Dieu et diable. »

Il continua en se tournant vers la jeune paysanne :

« Et vous, mademoiselle Laurette, si vous me comparez encore à votre chien Pateau, vous direz au moins, je l'espère, que j'en ai la fidélité et le dévouement.

— Oh ! non, s'écria Blanche, renonçons à cet extravagant projet ; le marquis de Montford, pour me voir un instant, serait exposé à une année de cachot... Ah ! je ne veux pas, je ne dois pas consentir à son désir.

— Allons, mademoiselle, s'écria Laurette, qui ne voulait pas renoncer à une aventure d'amour, ne revenez pas sur votre résolution ; toutes les précautions seront prises... la nuit... le silence... Et puis il y a un Dieu pour les amants, et c'est Guichard qui en jouera le rôle.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Blanche, qui balançait encore : et si on venait à arrêter le marquis de Montford ici même, près de moi ?

— Eh bien, mademoiselle, dit Laurette avec un feu tout martial, nous le défendrons aux dépens de nos jours : du courage, de l'audace ; plus on ose, moins on risque ! »

Le sort en était jeté, et c'est en persévérant dans ce hardi dessein qu'on attendit le soir.

#### IV.

##### L'ENTREVUE NOCTURNE.

Les ombres se répandaient sous les voûtes de l'immense forteresse de Nantes ; ce n'était qu'une masse compacte de ténèbres dans cet énorme amas de pierres âpres et sourcilleuses : on voyait



seulement çà et là la lueur rouge des lanternes, la ronde des gardes passer derrière les barreaux; à sa suite brillaient quelques étincelles tirées de la lance des soldats, et tout retombait dans l'obscurité. Le bruit des pas sur les dalles, le *qui vive!* de la sentinelle devenaient à chaque instant plus éloignés; la ronde du soir, après avoir cerné de ses pas le gigantesque bâtiment, depuis les profonds souterrains jusqu'aux créneaux formidables, rentra dans la caserne, pour ne laisser que les sentinelles éveillées sur les murs enveloppés par la nuit.

Blanche sentait écouler les minutes aux battements de son cœur; elle attendait le signal que devait donner Guichard: il consistait en un seul coup bien bas, après lequel elle ouvrirait la porte, dont il lui avait laissé la clef, sortirait sans bruit, et trouverait Henri de Montford dans le corridor où le gardien l'aurait amené. Au milieu de ces agitations bien réelles, Blanche, avec une courageuse coquetterie, arrangeait ses cheveux, relevait ses nœuds de rubans bleus, et serrait sa taille dans une ceinture plus étroite.

Enfin un léger coup la fit tressaillir; elle tourna doucement la clef, et sortit en retenant son souffle.

La lumière que mademoiselle de Murville avait conservée dans sa chambre, en la voilant du côté de la fenêtre, répandait par la porte ouverte une légère clarté dans le corridor; en face, une fenêtre donnant sur l'étendue du ciel laissait tomber la lueur des étoiles: c'était dans ce rayon de lumière vague et mélangée que se trouvaient Blanche et le marquis de Montford. Laurette était à quelques pas de sa maîtresse, et le porte-clefs, un peu plus loin, les bras croisés, adossé à la muraille, se perdait dans l'ombre.

« Ma charmante demoiselle, dit le marquis, les rapports de ceux qui vous approchaient, et ma propre imagination, vous avaient prêté des charmes qui me faisaient ardemment désirer le bonheur de vous voir; mais ces rapports étaient bien au-dessous cependant de la divine beauté que j'aperçois en ce moment. »

Aux premiers accents du marquis, Blanche demeura immobile et glacée; c'était une voix de tête, claire, flûtée, grasseyante, rien de ce qui vient du cœur et va au cœur: elle entendit à peine le fade compliment qu'il lui adressait; forcée de répondre, elle balbutia:

« Monsieur, la démarche que je fais vous semble peut-être bien hardie; mais il m'a semblé que dans le malheur on pouvait se soustraire aux convenances habituelles du monde, et qu'il était permis à deux infortunés du même âge, du même rang, plongés dans la même captivité, de chercher quelque consolation dans la confiance mutuelle de leurs peines.

— Il est vrai, dit en soupirant le marquis, que nous faisons là une triste pénitence!

— Une femme a peut-être moins à perdre en passant de la vie retirée de la famille à la solitude d'une prison; mais, vous, monsieur, jeune, riche, noble, habitué au luxe, aux plaisirs, combien vous devez regretter votre beau passé!

— Quelle est cette lumière? dit avec inquiétude le marquis en regardant au fond du corridor.

— Mon Dieu, ce n'est rien, répondit Blanche: c'est une étoile qui se laisse voir à travers une meurtrière.

— Ah! c'est que, voyez-vous, je m'expose un peu en venant ici, après les terribles ordonnances qui ont été rendues ce matin.... Une année de cachot, diable!... Vous me disiez donc que j'avais beaucoup perdu par ce revers de fortune... Ah! oui, je pense souvent à ces contrées du Midi que j'habitais, aux yeux noirs de nos Provençales, aux truffes du Périgord, aux vins pétillants de ces campagnes chauffées par le soleil, à nos joyeux soupers, où tout cela s'unissait pour nous enivrer... mais j'entends, je crois, du bruit de ce côté....

— Non, en vérité, dit Blanche avec un dédaigneux sourire: vous n'entendez rien que le vent qui passe sous les arceaux de la tour, et il n'a jamais été si faible et si paisible que ce soir. »

Le marquis tournait toujours ses yeux effrayés du côté d'où venait ce long murmure; Blanche le regarda en cet instant. Henri de Montford était un fort bel homme; mais son habit, couvert d'ornements fanés dans la prison, était plus disgracieux que le plus simple costume: sa figure avait pris quelque chose de béant et d'inanimé dans l'oisiveté de la réclusion, et la frayeur qui s'y trouvait peinte en ce moment n'ajoutait qu'une expression stupide à la nullité de sa physionomie.

« Pardon, mademoiselle, reprit-il en revenant à elle: je vous parlais, je crois, du bonheur extrême que votre vue vient faire naître au milieu de ces journées si longues et si tristes de la prison.

— Mais, monsieur, vous savez y répandre quelque charme par les arts que vous cultivez, dit Blanche, se souvenant tout à coup des vers que l'aspect du marquis lui avait fait oublier.

— Les arts... je n'y ai jamais songé.

— Pourtant, vous êtes poète?

— Poète? si donc! je suis marquis. Aussi ai-je en horreur ces tristes rêveurs, ces langoureux habitants des espaces imaginaires, qui se croient des dieux au petit pied, et ne vont dans le ciel que pour nous en rapporter un assommant ennui. »

La pauvre Blanche ne savait plus que penser: stupéfaite, étourdie, frappée au cœur, elle voyait se briser ses chères illusions, son amour insensé, mais si doux, si ardent! Elle souffrait le martyr en présence de cet homme prosaïque et matériel qui jetait comme un verre d'eau glacée sur toutes les flammes de son enthousiasme.



« Monsieur, lui dit-elle avec un accent dont elle cherchait en vain à déguiser l'amertume, c'est vous retenir trop long-temps; vous seriez exposé à des dangers cruels en restant davantage ici... et j'ai même beaucoup de regrets d'avoir consenti à vous y voir.

— Non, ma charmante, encore quelques minutes; votre vue me réjouit fort le cœur, je vous jure: cette taille fine, ce séduisant corsage, ces rubans d'azur jouant sur de blanches épaules, cette robe légère, ce pied mignon.... hum! tout cela me rappelle les meilleurs instants que j'aie passés de ma vie. Il n'y a que cela dans le monde, voyez-vous: le bon vin et les amours, qui, comme lui, méritent le nom de *généreux*. Avec eux, continua-t-il, on peut narguer tous les maux: le carême, la prison et les amours platoniques, qui sont pires que tout le reste. »

Blanche s'éloignait du marquis avec une affreuse répulsion, et murmurait tout bas:

« Est-ce bien lui?... quel homme!... ô désespoir!... Je souffre... ma tête se perd!.. j'ai froid.

— Oui, ma divine beauté, reprit Montford qui avançait à mesure que la jeune femme reculait, oui, nous nous reverrons: vous partagerez les transports que votre vue fait naître; le plaisir semera de fleurs nos douces nuits; notre captivité deviendra le ciel des amants heureux, et nous changerons notre cellule pour....

— Pour le cachot! » dit une voix derrière le prisonnier; et une main de fer se posa sur son épaule.

Un cri profond partit en même temps du sein des trois coupables. Guichard gardait le haut de l'escalier, mais il ne s'était pas inquiété d'une porte beaucoup plus voisine du lieu de la scène et par laquelle le geôlier venait de pénétrer dans le corridor. Blanche et Laurette rentrèrent précipitamment dans la chambre de mademoiselle de Murville; le malheureux porte-clefs s'enfuit dans l'ombre, se donnant à tous les diables de l'enfer pour se sauver de Rodolphe. Le geôlier demeura donc seul avec son captif, qui, tremblant, à demi mort, murmurait tout bas: « Malédiction! »

Rodolphe lui dit froidement: « Monsieur le marquis, voulez-vous bien avoir la bonté de me tenir cette lanterne pendant que je rédigerai mon procès-verbal? ce sera bientôt fait: j'ai à consigner seulement que le sieur Henri de Montford, détenu en cette prison, a été trouvé hors de sa cellule après la ronde du soir. Du reste l'affaire est réglée: c'est un an de cachot dans le cas le plus simple, et, s'il y a eu effraction à la porte dudit prisonnier, la peine de mort.

— Ah! miséricorde! miséricorde!... mais votre loi est donc une tigresse ivre de sang?

— Peut-être; il y a cependant des arrangements à prendre avec elle, c'est-à-dire avec moi, qui suis chargé de la représenter. Écoutez, marquis

de Montford, ce qu'aujourd'hui même je viens d'apprendre sur votre compte: il y a trois mois, étant perdu de dettes, et cherchant tous les moyens, honnêtes ou non, de sortir d'embarras, vous avez pénétré dans le cabinet du comte de Murville, gouverneur de la ville de Nantes, et vous avez volé dans son portefeuille les papiers relatifs à la guerre d'Espagne, que les agents de cette puissance avaient promis de vous acheter au poids de l'or.

— Moi! moi! juste Dieu! s'écria le marquis en tremblant davantage, j'aurais commis une action semblable!

— Paix! M. de Montford; écoutez-moi encore une fois, et réfléchissez au lieu de mentir. Vous allez déclarer ici, dans les termes que je vous dicterai, le vol de ces papiers et l'emploi que vous en avez fait; à ce prix, je fermerai les yeux sur votre incartade de cette nuit, et vous en serez quitte pour quelques années de détention de plus.

— Quelques années d'emprisonnement pour un fait de haute trahison, hum!

— Oui; car vous pourrez alléguer que ne connaissant pas ces documents, vous en ignoriez l'importance.

— Je ne m'y fie pas, et du diable si j'entre en pareille affaire!

— Alors vous retombez dans le premier cas: la mort pour cause d'effraction à la porte de votre cellule.

— Mais il n'y a pas d'effraction le moins du monde: le porte-clefs m'a ouvert et je suis sorti.

— C'est possible; mais, avec un trait de plume sur ce procès-verbal et un tour de poignard dans la serrure de votre porte, je puis constater l'effraction, si bon me semble.

— Oh! ce serait atroce! dit avec un rugissement le prisonnier.

— Monsieur de Montford, continua Rodolphe, vous avez livré un vieillard paré de saintes vertus et de glorieuses blessures à un éternel déshonneur; vous l'avez conduit à un procès infamant, à l'exil; vous avez condamné sa fille, modèle de grâce et de beauté, à languir dans une cruelle prison, et cela pour une misérable somme d'argent. Vous ne devez pas faire le difficile en fait d'atrocité.

— Brave Rodolphe, ayez pitié de moi!

— Voici comment j'ai pitié de vous: l'aveu de votre crime, que l'on croira volontaire, pourra vous mériter l'indulgence du roi. Or vous voyez cette feuille de papier: si vous n'y tracez pas à l'instant la déclaration que je vous demande, je vais y écrire, moi, le procès-verbal qui règle clairement votre affaire. Voulez-vous la plume? »

Après de longues hésitations, le marquis écrivit ce que voulait le geôlier et signa.

CLÉMENCE ROBERT.

(La suite à un prochain numéro.)

### Causeries.

\* Madame la baronne de Rothschild était un jour à Ferrière. Par-ci par-là elle jardinait. Ainsi, dit-on, se délassent les heureux des ennuis de leur bonheur.

Elle taillait un œillet blanc, quand tout à coup, par suite d'un faux mouvement de son bras, la serpette dévia de la route qu'elle devait suivre, et attaqua les chairs de la main.

La baronne poussa un cri. Elle n'éprouvait pas un bien grand mal, mais son sang coulait. Les femmes sont des enfants : le mal n'est rien, c'est le sang qui est tout.

A cette exclamation, un jeune homme accourut. Il vit la blessure. Il la guérit. *Venit, vidit, vicit.*

Avec une présence d'esprit tout à fait digne d'éloges, il alla enlever la première toile d'araignée qui frappa sa vue.

On ne saurait trop louer l'intelligente attention que prennent les domestiques de ne pas exagérer le nettoyage des plafonds et des lambris.

Muni du précieux réseau de l'araignée, le chirurgien improvisé déchira sa cravate et fit ainsi un pansement provisoire.

Le tout d'une façon très-respectueuse, quoiqu'empresée.

Quand il eut fini :

— Monsieur, dit la baronne, comment vous appelez-vous ?

— Clarey.

— Que faites-vous ici ?

— Je suis artiste.

— Artiste ?

— En décorations. Je suis attaché aux fresques du château.

— Êtes-vous de première force ?

— Non ; de seconde force seulement, peut-être de troisième.

— Vous êtes aux ordres de M. Cicéri ?

— Qui ne me fait faire encore que des roses, oui, madame. »

La baronne, qui venait de rentrer au château, sonna ses gens. Un valet de pied se présenta.

« Prévenez M. Cicéri, dit-elle, que je désire lui parler. — Monsieur, ajouta-t-elle, en se tournant vers le célèbre peintre qui arrivait, je vous recommande M. Clarey ; je voudrais que vous fussiez assez bon pour le faire beaucoup travailler. Qu'il ne soit pas condamné aux roses à perpétuité, je vous en prie ! »

Aujourd'hui M. Clarey est le peintre chargé en chef des travaux d'art des palais des Rothschild de Paris et de Naples.

\* \* \* Tous les amis des arts, tous les amis de l'humanité ont applaudi à la création d'une société qui se propose de venir en aide aux artistes peintres, sculpteurs, graveurs, architectes et dessinateurs tombés dans la misère, et de secourir aussi les familles d'artistes privées de leur chef. C'est là en effet une belle et noble institution. Mais pour qu'elle soit utile, pour qu'elle puisse remplir sa sainte mission, il lui faut de grandes ressources, car les besoins sont grands, et l'hiver est un temps bien difficile à passer pour ceux qui souffrent et pour ceux qui les secourent.

Afin de seconder les efforts des commissaires de l'association des artistes, beaucoup de dames, toutes distinguées par la naissance, la fortune, la beauté ou le talent ; toutes distinguées par le cœur, se sont chargées de recueillir les souscriptions à un bal magnifique qui sera donné dans la salle du théâtre royal de l'Odéon.

Voici les noms que nous avons retenus dans la liste bien plus nombreuse de ces dames patronesses : mes-

dames la duchesse Decazes, — comtesse Meulan, — comtesse de Rati-Menton, — Ferrière-Laffitte, — de Mirbel, — Béraud, — comtesse de Mortemart, — marquise de Gabriac, — baronne Hernouf, — Isabey, — Turpin de Crissé, — Ingres, — Crémieux, — marquise de Laurencie, — Scribe, — Duval-Lecamus, — comtesse Wagner, — Gorla, — Belloc, — Paillet, — comtesse de Péronne.

Placé sous une telle protection, le bal de l'association des artistes doit être une des plus belles réunions de 1846.

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Le Mousse*, vaudeville en deux actes, de M. Emile Souvestre. — La goëlette de l'état *l'Amphytrite* vient d'arriver à la Guadeloupe avec tout son équipage ; cet équipage se compose de presque tous les acteurs de la pièce.

C'est d'abord le lieutenant de vaisseau Henri, le contre-maître Lagarcette, le mousse Julien, et Lescargot, et Lesturgeon, et Parisien, et Rouget, les matelots flam-bards.

M. E. Souvestre, qui connaît aussi bien que personne les mœurs originales des loups de mer, nous fait assister à une foule de scènes piquantes au milieu desquelles l'action se développe.

Nous apprenons successivement que le lieutenant Henri va emmener en France et épouser mademoiselle Jenny Laroche, fille d'un négociant mort fort endetté.

Pour payer la dette du défunt, on va vendre tout ce qu'il a laissé en propriétés. C'est un planteur voisin, un homme redouté de la colonie entière, nommé Vincent, qui poursuit cette vente.

Ce Vincent est un ancien pirate qui a fait fortune. Jenny Laroche lui a inspiré une passion violente, et c'est pour être plus certain de l'épouser qu'il la ruine.

Mais la noble jeune fille résiste ; elle va quitter la Guadeloupe avec Henri, lorsque tout à coup l'on apprend qu'elle est fille d'une esclave et par conséquent esclave elle-même.

C'en est fait ; plus d'espoir ! Jenny, achetée 6,000 piastres par Vincent, va subir une destinée infâme, lorsque le mousse Julien découvre les antécédents de Vincent, et déclare à ce sauvage qu'il ait à signer l'affranchissement de Jenny, à moins qu'il ne préfère être pendu. Vincent signe, et Jenny devient libre de devenir madame Henri.

Ce rôle de Julien, qui ne fait que côtoyer l'action, sans s'y mêler autrement que pour la dénouer, est une des meilleures créations de Bouffé. Rien qu'avec les deux dernières scènes du second acte, il y a de quoi défrayer la curiosité parisienne durant cent représentations.

\* Voici l'ordre dans lequel seront représentées les pièces mises à l'étude à la Comédie-Française : *La Chasse aux Fripons*, de M. Camille Doucet ; *Marguerite de Hainaut*, de M. Galoppe d'Onquaire ; *Jeanne d'Arc*, de M. Alexandre Soumet ; *la Fille du Régent*, de M. Alexandre Dumas. La première représentation de la comédie de M. Doucet est annoncée pour le 22 ou le 24 de ce mois. On pense qu'après *la Fille du Régent*, le Théâtre-Français répétera *le Vieux de la Montagne*, de M. Latour de Saint-Ybars.

\* Le Gymnase, qui n'a obtenu qu'un succès d'estime avec *la Loi salique*, a repris *le Bal d'enfants*. C'est un charmant petit vaudeville, qui réussit en 1846 comme en 1845.

Où, le plaisir seul de voir mademoiselle Rose Chéri nous paraît un attrait assez puissant pour que la foule,

et la foule choisie, la foule élégante, assiège chaque soir la salle du Gymnase.

Qu'est-ce donc quand la jeune artiste joue une pièce comme celle de MM. Dennery et Gustave Lemoine ! *La Mère de Famille* est un véritable petit chef-d'œuvre du genre. Imaginez le succès étourdissant qu'a obtenu ce délicieux vaudeville, interprété par des artistes tels qu'Achard et mademoiselle Rose Chéri. Si jamais cette dernière n'a fait verser de plus douces larmes, jamais Achard n'a été plus gai et plus vrai. A côté de ces deux artistes d'élite se sont fait applaudir Geoffroy et mademoiselle Melcy. Il n'est pas jusqu'à une petite débu-

tante, mademoiselle Hélène, qui n'ait fait remarquer son jeune et frais visage de quinze ans.

Heureux Gymnase, voilà un succès qui va remplir ta salle pendant long-temps !

\* \* On vient de lire aux acteurs des Variétés une pièce en trois actes, intitulée *l'Art d'aimer*. Le rôle principal, celui de Gentil-Bernard, sera joué par mademoiselle Déjazet, qui connaît si bien l'art de plaire.

\* \* Le Palais-Royal continue de faire des recettes monstres avec ses *Pommes de terre malades*. Depuis Parmentier, les pommes de terre saines n'avaient jamais été autant courues.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Le tronc bonne hausse ON crie IARD, haie loin de fer, plaisir-mai commençant PAS, C dans les balles de bas riz, R.  
Le trombonne au son criard est loin de faire plaisir ; mais comment s'en passer dans les bals de barrières !

**Savon de Miel** contre les impressions du froid.  
Parfumerie Gastelier, rue de la Chaussée-d'Antin, 49.

**Cours de Dessin.** M. Alex. Dupuis, professeur au collège royal de Saint-Louis, auteur d'une nouvelle méthode de dessin approuvée par l'Institut et autorisée par le ministre de l'instruction publique pour les collèges royaux, vient de rouvrir ses cours de dessin et de peinture pour les jeunes gens et les jeunes personnes.

La méthode de M. Alex. Dupuis, basée sur le relief et la gradation des modèles, abrège la durée des études et développe les facultés des élèves en les habituant promptement à l'imitation de la nature.

Les ateliers sont situés rue Richer, 42, rue de Lille, 34, et rue Neuve-Luxembourg, 31.

**Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal.** Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 4<sup>er</sup> étage.

**Nouveautés.** Maison Chambellan, rue Montmartre, 127, 129.



### Almanach de la Noblesse

pour 1846, contenant le répertoire de la NOBLESSE DU ROYAUME DE FRANCE, avec l'indication de la page où se trouve l'article spécial concernant chaque NOBLE. Un beau volume grand in-18 jésus, imprimé avec luxe et orné de fleurons. Prix broché, 5 fr. ; par la poste, 5 fr. 50. Envoyer un bon de poste à Aubert et C<sup>ie</sup>, éditeurs, place de la Bourse, à Paris.

**Ratelier complet,** livré en 24 heures. — W<sup>m</sup> Honoré, inventeur et seul possesseur des **DENTS OSANORES** posées sans crochets ni ligatures et sans extraction de racines. Méthode unique pour raffermir les dents chancelantes.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

**Confection de Robes.** Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.